



d'ailleurs d'une vue imprenable sur les ébats de nos visiteuses. Il devait me déclarer plus tard, avec beaucoup d'assurance, qu'à son avis, la plus jolie était Miss France.

Nous entendîmes, tout à coup, des cris et une galopade! C'étaient les paparazzi locaux! Ils avaient retrouvé la piste de nos jeunes aspirantes et, arrivant de tous les côtés, ils étaient en train d'escalader nos murs pour prendre des photos en cachette. Les garçons du quartier étaient de la partie et gambadaient sur la crête de notre mur en sifflant et en appelant les jeunes femmes. C'était une véritable invasion! Fred, toujours vêtu de son maillot de bain, sortit alors et leur demanda poliment de bien vouloir nous laisser tranquilles chez nous. Ne comprenant pas très bien ce qu'il disait, les représentants de la presse continuaient à escalader nos murs. Le coeur me manqua lorsque je l'entendis invoquer son statut diplomatique : "Dites donc, vous, arrêtez! Nous sommes ici dans une résidence de l'ambassade du Canada. Allez-vous en!" J'imaginai déjà les manchettes des tabloïdes du lendemain : Des beautés toutes nues chez des diplomates canadiens.

Les photographes ayant miraculeusement disparu, encore que j'aie bien l'impression qu'un ou deux d'entre eux étaient restés tapis dans les parages, nous nous occupâmes de nos invités. Miss Brésil, je m'en souviens, était pleine d'énergie. Lorsqu'elle se déplaçait, on avait l'impression que la samba faisait partie de ses gènes. Elle devait d'ailleurs arriver en finale de Miss Monde. Miss États-Unis était une véritable professionnelle et était accompagnée d'un conseiller qui lui dictait ses moindres gestes. Quelques mois plus tard, nous avons cru la reconnaître sur la couverture d'une des revues de mode. Aux antipodes de tout cela, il y avait Miss Équateur, chaperonnée par sa mère. Il y avait également une Miss Canada qui ne se sentait pas particulièrement à l'aise à la perspective de ce premier concours, dans un cadre totalement étranger où toutes ces pétulantes Miss latines se sentaient parfaitement chez elles. Ses premières paroles furent pour nous demander un cachet d'aspirine. Je passai une bonne partie de l'après-midi à essayer de lui remonter le moral, mais elle décida le lendemain de rentrer à Flin Flon.

C'était la saison des Fêtes, et cela m'avait fait plaisir d'avoir ce geste hospitalier et d'ouvrir les portes de mon élégante demeure. Je regrettais presque de m'être montrée peu charitable à l'égard de la presse. Heureusement, en tout cas, qu'il n'y avait pas eu de gui d'accroché dans la maison. Joyeuses fêtes à tous!

